

En bord de mer

Le train cahote entre Narbonne et Perpignan, inondé de la lumière du Sud, enserré entre un étang et un autre, ou peut-être est-ce la mer, et je suis comme lui entre deux eaux, ralenti par la chaleur et ce ciel trop bas. De plus en plus lent, le train finit par s'arrêter, d'un coup le silence se fait, je suis seul dans le wagon à l'exception d'un homme quelques sièges plus loin, qui m'apparaît de dos, immobile, un journal ouvert posé sur les genoux, tellement immobile qu'il pourrait bien être mort.

“Nous sommes arrêtés en pleine voie, pour votre sécurité, veuillez ne pas tenter l'ouverture des portes...” débite une voix enregistrée. Silence à nouveau, qui dure cette fois. Il me semble que la chaleur continue de monter derrière les vitres poussiéreuses. Je retire mon gilet. Il est 16h17. Je n'ai ni envie de lire ni envie d'attendre, encore moins envie de me lever à la recherche d'information. Personne ne m'attend mais je me sens déjà las que le trajet ne se déroule pas simplement comme cela était prévu. Est-ce donc si compliqué de faire rouler un train ? Le temps passe.

Il flotte dans l'air une odeur de tabac froid et soudain l'accent chantant du contrôleur, au loin d'abord puis plus près. “La correspondance pour Argelès-sur-mer...” et j'entends “La correspondan-seu pour Argelè-sseu-sur-mère” “et pour moi qui vient de l'Est ça me fait un sentiment d'aventure qui me gonfle la poitrine de fierté et me rappelle tout à la fois que je suis loin de chez moi et seul. Chez moi les noms en “mer” se prononcent “mé”. Il n'y a pas la mer et même si je vois bien qu'ici les étangs ont l'air d'être la mer, ce n'est pas la même chose.

“La correspondan-seu pour Argelèsseu-sur-mère ne sera pas assurée. Monsieur bonjour, vous allez à Argelèsseu-sur-mère ?” Il s'est arrêté à côté de moi, il me regarde et sa moustache me paraît immense sous son képi, comme s'il n'y avait sur ce visage qu'une moustache et rien d'autre, il y a bien des yeux mais pas plus gros que des boutons de chemise, et la moustache sourit en me parlant, rétrécissant d'autant les boutons de chemise.

“Je... non, je descends à Perpignan... on s'arrête bien à Perpignan ?”

Et voilà que je découvre que la moustache a des dents, des dents étrangement blanches sous les poils grisonnants et jaunis par la cigarette, et je ne sais pas si je trouve ce monsieur fort sympathique ou désagréablement condescendant. Bien sûr que l'on s'arrête à Perpignan, me rassure-t-il, et d'ailleurs nous n'irons pas plus loin, mais pour l'heure nous sommes arrêtés et impossible de dire pour combien de temps.

Je me renfonce dans la moquette verte et grise de mon siège. Le contrôleur repart, se tourne vers l'homme de dos, passe son chemin devant son signe de la main. Le temps continue de s'écouler tandis que nous sommes toujours arrêtés. Des aigrettes se posent près de nous et repartent, indifférentes, le soleil perd ses rayons dans des étincelles qu'il jette dans le clapotis de l'eau, des plantes hautes sur tiges transparentes et se courbent et il monte en moi un sentiment d'injustice, d'abord comme une brise ténue puis de plus en plus fort. Comme si mon temps, celui que je perds exactement maintenant, dans ce train, n'avait aucune importance. Et la tension monte en moi, d'autant plus haut que personne n'est là pour l'entendre, le contrôleur est reparti et bien sûr il ne repassera pas, il sait bien que s'il revient ce sera pour les plaintes. Il y a bien cet homme plus loin dans le wagon, mais comment vider mon sac au parfait inconnu sans passer pour un emmerdeur ? Mes jambes trépigment, la chaleur devient insupportable, je tente de me changer les idées, je parcoure les lignes d'un magazine oublié là mais je ne comprends rien, je relis en vains, lâche le magazine avec colère. Le bruit des pages froissées traverse l'air, rend presque son écho contre les vitres, puis le silence revient, plus agaçant encore, plus provocant. Il faut qu'il se passe quelque chose ou je vais exploser.

“Ce paysage donne à méditer, n'est-ce pas ?” lance l'homme du bout du wagon, et les mots ne me touchent pas c'est la voix qui me heurte. L'intonation, le placement des pauses entre les mots et le grain surtout. Grave mais pas rauque. Grave et clair en même temps. Je connais cette voix je connais cet homme, forcément, mais aucun visage ne se forme sur ma rétine et je le vois toujours de dos et ce dos-là ne me dit rien. Mais cette voix ! J'aimerais qu'il parle à nouveau mais pour cela il faudrait que je réponde et je ne sais pas quoi dire, de quoi a-t-il parlé déjà ? Je n'arrive pas à réfléchir, j'essaie de passer en revue les gens que je connais mais

rien ne vient, et que ferait-il si loin de là où j'ai toujours vécu ? Cette voix qui m'est si familière, si elle venait de quelqu'un que je fréquente, quelqu'un que je croise même rarement, pourquoi y aurait-il pas en moi cette confusion, ce vertige d'étrangeté ? Si c'était mon pharmacien ou mon boulanger, arrivé ici par la plus grande des coïncidences, je saurais, simplement, de qui il s'agit mais ça ne vient pas, et la sueur perle sur mes tempes, je cherche d'autres pistes et je pense à toutes ces émissions de radio que j'entends sans écouter quand je suis seul à la maison et que j'ai besoin de compagnie sans pour autant oser sortir, il y a cet économiste au timbre si particulier mais non ce n'est pas ça, il y a celui qui fait des lectures de la littérature mais non ce n'est pas ça non plus, ou peut-être, mais non, la voix m'échappe il faudrait qu'il parle à nouveau, de la voix il ne me reste désormais que l'impression.

"Pardon, vous dites ?"

Je prie intérieurement pour que l'homme répète son propos mais cela ne vient pas, le doute en moi laisse place à une espèce de terreur profonde et viscérale, il faut qu'il parle mais s'il ne dit plus rien ? Et tout à coup m'apparaît la conviction que cet homme est beaucoup plus proche de moi que ce que j'ai bien voulu croire, beaucoup plus proche qu'un pharmacien ou même un animateur de radio, aussi médiatique soit-il. Quelqu'un qui a fait partie de ma vie, vraiment, totalement et quotidiennement, quelqu'un qui m'a connu enfant, qui m'a pris sur ses genoux pour me parler à l'oreille, qui m'a réconforté quand j'avais du chagrin. Quelqu'un qui savait tout de moi et en qui j'avais confiance. Quelqu'un de proche mais dont je ne me souviens pas, toujours aucun visage et l'homme qui ne répond pas.

J'affronte ma crainte et je me lève, je vais aller le voir, m'asseoir face à lui et lui demander, quitte à passer pour un fou et après. Je me lève, m'avance puis m'arrête net. L'homme a disparu, je me retourne, balaie le wagon des yeux mais il n'y a aucun doute, il est vide. Je marche vite, passe les portes, pénètre dans le wagon suivant. Vide aussi. Je cours, remonte le train, personne. Encore un wagon, puis un autre. La peur grandit, mes jambes peinent à me soutenir. J'ai peur d'avoir été oublié ici, au milieu de ce nulle part dont je ne connais rien, ni les dangers ni les échappatoires. Au loin devant moi j'entends des voix, je reprends espoir, des exclamations, il y a des gens, j'entends une voix de femme qui monte dans les

aigüs. Je passe encore des portes. Les passagers sont là, autour du contrôleur qui tient son képi dans la main, tapote un mouchoir sur son visage. La moustache semble désolée, il n'a pas d'explication à donner, il faut attendre, il n'y a pas de route ici personne ne peut venir nous chercher, il faut attendre que les informations arrivent et que le train reparte... Je cherche mon homme dans le groupe mais je ne sais pas quoi chercher. Des cheveux gris il y en a mais ce n'est pas ça, un journal dans une main ? Nulle part. "Laissez-nous au moins sortir, on cuit ici !" gémit la femme. Mais le contrôleur ne cède pas, si le train repart sans prévenir ce sera une catastrophe, il nous le répète personne ne peut arriver jusqu'ici, ça va aller il va aller se renseigner... Il tourne les talons tandis que les yeux des passagers montent au ciel, le groupe se disperse mais les conversations se poursuivent à deux ou trois, je tends l'oreille, à l'affût de la voix. Rien. Je regarde les visages. Rien. La voix n'est pas là, ou alors elle se tait. Elle se tait pour que je ne la trouve pas, elle s'est adressée à moi par mégarde ou par provocation et maintenant elle regrette ou elle me nargue, m'observe m'enfoncer dans ma détresse. C'est une voix mauvaise, une voix qui trahit, qui fait mal. Ce pourrait-il que maman m'ait menti pendant toutes ces années ? Qu'elle ne m'ait même rien dit sur son lit de mourrante ?

Je quitte le wagon, hagard. J'ai besoin de m'asseoir, je tente de regagner ma place mais la rame me paraît interminable. Je me sens perdu, je m'arrête sur une plateforme et m'adosse à la porte. J'essaie de reprendre mon souffle. Sous mes yeux, toujours ce paysage, interminable lui aussi, écrasant et poussiéreux à moins que ça ne soit la vitre. Je vois mal. Je plisse les yeux, et aperçois au loin une forme étrange, noire et verticale. Ce n'est ni une bête ni un arbre. Ça ressemble à une silhouette, mais comment se pourrait-il que quelqu'un se tienne là, immobile au milieu des étangs ? J'essaie de forcer mes yeux, je me concentre, c'est bien une personne, un homme. L'homme. C'est lui. Je dois sortir, le rejoindre, lui parler. Si c'est *lui*, celui dont j'ai si souvent rêvé, je dois le savoir, j'ai des questions. Tant de questions. Pourquoi ce départ, pourquoi cet abandon, qu'est-ce qu'on t'avait fait ? Le sentiment d'injustice revient plus fort, et la terreur et la crainte. J'appuie sur le large bouton carré de la porte, elle ne vient pas, je force, elle s'entrouvre, juste de quoi me faufiler, je descends les marches du train et je m'avance, sous mes pieds il y a du sable et des herbes et de l'eau, le soleil me cogne la tête, mes yeux me brûlent, j'avance encore, l'eau remonte le long de mes mollets, de mes genoux, sur mes

cuisses. J'ai peur comme jamais je n'ai eu peur mais je ne veux pas revenir en arrière. Je ne peux pas. Je poursuis, l'eau monte à ma taille, puis elle recouvre mon torse et plus j'avance plus la silhouette s'éloigne. Elle est maintenant minuscule. C'est peine perdue je me retourne et je vois le train au loin. Il me semble qu'il avance, très lentement mais il se déplace, des oiseaux s'envolent à son passage, j'essaie d'avancer mais le sable s'enfonce sous mes pieds, je me sens lourd, mes muscles sont raides et l'eau m'écrase la poitrine. Je n'ai plus de force, le train s'éloigne et la mer m'engloutit.